

grande ancienneté. Hillman et les staliniens, d'autre part, invoquaient leur zèle plus grand. Pour un ouvrier qui désirait créer un Labor Party authentique et indépendant des partis capitalistes, il n'y avait pas de choix entre les deux cliques qui luttaient à l'intérieur du A.L.P.

The Militant a pris la seule position juste, en avertissant les ouvriers que des buts progressifs ne seraient pas poursuivis par la victoire de l'une ou de l'autre fraction, que, par conséquent, la tâche des ouvriers, ayant une conscience de classe, était de poser les « fondements pour la réorganisation du ALP en un Labor Party authentique... non pas en appuyant une clique bureaucratique contre une autre, mais par un travail solide d'éducation et d'organisation dans les sections locales des syndicats et les clubs du A.L.P. »

Les schachtmanistes ne soutenaient pas les candidats indépendants du A.L.P. Mais dans cette bagarre de cliques purement intérieure, ils ne purent pas résister à prendre parti. Pour une fois ils ne purent pas s'abstenir. Leur anti-stalinisme vulgaire prit le dessus, et ils soutinrent les social-démocrates, qui étaient pour la guerre et pour Roosevelt, contre les staliniens, également pour la guerre et pour Roosevelt. Sur quelle base ? Voilà leur propre explication :

« Le Workers Party appela les votants du A.L.P. à voter pour la (faussement dénommée) « aile droite » comme moindre mal, en comparaison avec l'« aile gauche » (également mal dénommée), c'est-à-dire les staliniens. Pourquoi ? Comment cette politique se concilie-t-elle avec notre refus de soutenir les candidats du A.L.P. dans une élection régulière... Dans une élection régulière, la question qui se pose est la suivante : « Est-ce un véritable Labor Party que celui qui nous appelle à voter pour lui ? »

» L'A.L.P. ne voulut pas affronter une telle épreuve. Dans les élections primaires, la question qui se posait était : « Qui doit contrôler le Parti ? Quel est celui des deux groupes auxquels nous sommes actuellement limités (si nous pouvons en général voter), dont le contrôle donnera une occasion meilleure de transformer l'A.L.P. en un authentique Labor Party, en une meilleure arène pour les défenseurs d'un tel parti, en un lieu où ils peuvent se mouvoir plus librement ? Parmi ces deux-là, quel est celui dont la victoire retardera la lutte pour un Labor Party ? » La réponse n'était pas difficile : les staliniens étaient le plus grand mal ; le groupe de Dubinsky n'était pas un bien, il était aussi un mal, mais un moindre mal. »

L'antistalinisme vulgaire, comme nous l'avons vu plus haut, marche de pair avec l'idéalisation de la social-démocratie. La « politique » schachtmaniste dans l'A.L.P., illustre d'ailleurs, d'une manière frappante, combien l'ultraisme et l'abstentionnisme vont de pair avec l'opportunisme.

L'élection Frankenstein

Nos attitudes opposées envers le problème du Labor Party se sont déclarées ouvertement de nouveau lors des élections de 1945 à Detroit. A cette époque, le Political Action Committee (P.A.C.) et le C.I.O. soutenaient Richard Frankenstein, alors vice-président du Syndicat unifié des ouvriers de l'automobile, à la candidature de maire. Frankenstein se présentait essentiellement comme un candidat ouvrier. Tout le monde le reconnaissait comme candidat du puissant mouvement du C.I.O. de Detroit. Et l'ensemble de la classe capitaliste s'était unie comme un seul homme pour repousser la provocation du C.I.O. (aux élections de Detroit, les candidats ne peuvent pas se présenter sous l'étiquette d'un parti, mais sous une étiquette « non partisane »). Il y avait évidemment, aussi l'envers de la médaille dans la candidature de Frankenstein. Nous ne nous référons pas à son programme lâche, que notre parti a critiqué impitoyablement, mais au fait que l'organisation locale du parti démocrate adopta la candidature de Frankenstein et que Frankenstein lui-même était membre du parti démocrate. Néanmoins, le caractère prédominant de la candidature de Frankenstein était son aspect ouvrier.

Notre parti, tout en exposant toutes les faiblesses et les fautes de la campagne de Frankenstein, prit fermement position en soutenant la candidature de Frankenstein :

« La meilleure voie pour les ouvriers de Detroit pour poser les bases d'un Labor Party est la mobilisation de toutes leurs forces pour l'élection de Frankenstein et des candidats du C.I.O.-P.A.C. pour le Conseil municipal en novembre prochain. Une victoire écrasante des candidats ouvriers de Detroit réveillera partout la classe ouvrière américaine et inspirera un mouvement irrésistible pour un Labor Party à l'échelle nationale. » (The Militant, 18 août 1945.)

Notre parti parla aussi à la radio et, en général, mena une campagne vigoureuse pour le Labor Party et notre programme transitoire, sur la base du soutien critique de Frankenstein. Notre campagne se démontra très féconde pour le développement du parti, tant du point de vue du recrutement que du point de vue de l'influence dans le Michigan.

Le Workers Party opposa de nouveau à notre politique la tactique des ultimatums et de l'abstention sous le couvert de phrases radicales. Il exigea d'abord que le P.A.C. se transformât en un Labor Party. Alors « commencera la marche politique indépendante des ouvriers de ce pays ». Jusqu'à ce que cette action soit entreprise, en tout cas, « Frankenstein ne peut pas représenter cette voie indépendante... Frankenstein n'est pas un tel candidat et ne doit pas être soutenu par la classe ouvrière » (Labor Action, 3 septembre 1945). Une fois encore, les schachtmanistes se sont lavé les mains et éloignés de « la sale besogne ».

B. -- La question des syndicats

Le stage de six ans accompli par le Workers Party dans la sphère des syndicats, démontra, pour notre plus grande satisfaction, que les schachtmanistes étaient congénitalement incapables de n'importe quel sérieux travail révolutionnaire dans les syndicats. Leurs traits et leurs modes de penser petits-bourgeois apparurent à la surface de la façon la plus monstrueuse, sur le plan syndical, et se heurtèrent plus gravement encore aux buts du mouvement de la classe ouvrière.

Exactement comme dans la question du Labor Party, nous et le Workers Party avons, apparemment, les mêmes fins et les mêmes buts dans le mouvement syndical. Mais ici encore, comme dans le cas de la question du Labor Party, nous nous heurtons dans toutes les questions de la tactique au moyen de laquelle nous avancerons dans la réalisation de nos fins générales. Il est un fait que, dans toute situation syndicale où des membres des deux partis se rencontrèrent, nous nous trouvâmes invariablement luttant pour des politiques opposées, nous soutenant des listes et des candidatures différentes. Nous n'avons pas à chercher l'explication bien loin. Le heurt frontal résulte de notre attitude différente envers le problème en question, et de nos différentes méthodes de travail. Nous nous proposons d'illustrer nos tendances contradictoires dans ce terrain en donnant un court résumé de notre orientation syndicale durant la guerre et en l'opposant à celle du Workers Party.

Au commencement de la guerre, le Socialist Workers Party adopta une tactique politique dans le mouvement syndical avec des buts limités. En accord avec cette tactique, nous avons mis en avant des règles sévères de précaution dans notre travail. Nous avons repoussé toute tentative d'occuper de grands postes syndicaux. Nous avons découragé les tentatives d'organiser de puissantes réunions. A la place, nous avons tracé une ligne d'intensification de la phase éducative de notre travail, du travail de pénétration, de préparation, de consolidation de nos cadres dans les syndicats et de recrutement pour notre parti.

Cette orientation tactique n'était pas arbitrairement déterminée. Elle était dictée par le rapport des forces, lequel tournait de manière aiguë à notre désavantage, à cause du patriotisme engendré par la guerre, l'asservissement de la bureaucratie syndicale, l'absence d'une importante opposition de masses et notre propre faiblesse et notre isolement. Les facteurs-là et d'autres encore se combinaient pour nous rendre extrêmement vulnérables à toute attaque. Tout aventurisme de notre part aurait démoli nos faibles forces syndicales. Toute politique qui se serait trompée en prenant les escarmouches faibles et isolées des premières années de la guerre pour de grands soulèvements, et toute tentative de substituer l'action de l'avant-garde à l'action des masses aurait eu pour résultat de décapiter nos cadres syndicaux et de faciliter à la bureaucratie syndicale l'écrasement du mouvement progressif naissant.

Nous avons rajusté plusieurs fois notre tactique spécifique pour nous adapter aux exigences du mouvement de masse qui se développait, mais toujours sous le principe général de la précaution, sous l'orientation générale des fins limitées. Ce n'est qu'en mai 1945 que nous avons pu procéder à un tournant tactique décisif, en procédant à la construction d'une aile gauche, en luttant pour la direction dans les divers syndicats locaux et en organisant des blocs avec divers éléments progressifs dans ce but. Nous ne nous sommes permis ce changement fondamental dans notre orientation syndicale que du fait que la fin de la guerre approchait, et qu'on voyait des signes clairs de la combativité croissante des ouvriers. (Voir Bulletin intérieur du S.W.P., vol. 4, n° 1, août 1942 et vol. 7, n° 2, avril 1945.)

En contraste avec nous, le Workers Party n'avait pas une estimation générale du rapport des forces, des dispositions des ouvriers, des tendances fondamentales. Il témoignait d'une incapacité profonde à voir l'ensemble du tableau. De là, leur incapacité profonde à voir l'ensemble du tableau. De là, leur avec conséquence. De là leurs sauts, leur hystérie, leurs changements kaléidoscopiques de front, leurs hallucinations devant chaque hirondelle qu'ils prenaient pour le printemps, et tout cela suivi de mouvements de panique et de désespoir.